

NORD-SUD

REVUE LITTÉRAIRE

N° 1

15 Mars

1917

SOMMAIRE



**UN NUMÉRO
PAR MOIS**

0^f,50

- G. APOLLINAIRE.** La Victoire (poème).
M. JACOB Poème.
— Histoire de don Juan.
P. REVERDY..... Sur le Cubisme.
— Poème
P. DERMÉE..... Quand le Symbolisme fut mort.

Adresser tout ce qui concerne la Revue, 12, rue Cortot (18^e)

La guerre se prolonge. Mais on en connaît d'avance l'issue. La victoire est désormais certaine. C'est pourquoi, il est temps, pensons-nous, de ne plus négliger les lettres et de les réorganiser parmi nous, entre nous.

Naguère, les jeunes poètes allèrent trouver Verlaine pour le tirer de l'obscurité. Quoi d'étonnant que nous ayons jugé le moment venu de nous grouper autour de Guillaume Apollinaire. Plus que quiconque aujourd'hui, il a tracé des routes neuves, ouvert de nouveaux horizons. Il a droit à toute notre ferveur, à toute notre admiration.

N. S.

Quand le Symbolisme fut mort...

Qu'il nous est agréable de rendre hommage aux héroïques efforts du Symbolisme pour donner au lyrisme français la pureté, la candeur, les ailes d'ange de la poésie anglaise ! Cependant il nous faut le juger au même titre que le Romantisme ou la Renaissance et déplorer la fatalité qui l'a empêché d'accomplir son œuvre.

Ce beau jet d'eau montant au ciel avec un sifflement de flamme, se rabattit soudain au sol. Comment ! Avoir écrit les *Serres Chaudes* et *Pelléas* et enfanter l'*Oiseau bleu* ! Sortir de *Hérédia*, mener les *Jeux rustiques et divins* et en revenir à des sonnets parnassiens sur les grâces tremblantes d'une gelée de groseille ; s'enivrer de la *Clarté de Vie* et finir par chanter une beauté grecque molle et élégante comme la sent un bachelier d'Oxford ! — Voilà cependant la lamentable aventure des

plus grands d'entre les Symbolistes. C'est qu'ils n'ont pas trouvé la beauté qu'ils poursuivaient ; dans un bref éclair la terre promise leur est bien apparue, mais la nuit s'est refermée et après avoir longuement erré à l'aventure, harassés, le cœur plein de doute, ils ont rallié le chemin royal où le monde se presse.

Et pourtant, en dehors du Romantisme et du Symbolisme il n'y eut pas de poésie en France depuis un siècle. Les poètes-centaures, tels que Baudelaire, Mallarmé, Verlaine et Rimbaud participent de l'un et de l'autre.

Ce grand siècle de lyrisme est une renaissance plus brillante et plus ardente que la Renaissance. Que de richesse, quelle abondance, que de désordre ! Quelle royauté laissée au démon de l'inspiration !

Mais la vie de la littérature continue et un instinct très sûr la guide dans son évolution ! A une période d'exubérance et de force doit succéder une période d'organisation, de classement, de science, c'est-à-dire un âge *classique*.

Sans doute, il est utile de percer à jour l'erreur des néo-classiques qui veulent un appauvrissement de notre lyrisme et de notre langue en nous donnant comme modèle notre xvii^e siècle ! Ils prétendent que le vers classique est nécessaire au classicisme. Certains croient même que le classicisme est un idéal auquel nous n'atteindrons pas si nous ne possédons un roi... Ce n'est pas cela et les dieux nous en gardent. La formule classique surannée est le contraire du classicisme : il y a classicisme dès que l'auteur domine son objet, dès que l'œuvre d'art est une création distincte de son auteur. Nous devons aborder une nouvelle littérature classique, l'œil fixé sur nos étoiles !

Un jour, marqué d'une pierre blanche, le *beau vers* fut tué : l'unité lyrique fut désormais le poème. Mais la liberté complète qui laisse le lyrisme se développer comme une fumée, mais la contrainte extérieure d'une forme fixe ne réussissent pas à la création d'une œuvre d'art. La contrainte doit être intérieure ; l'œuvre d'art doit être conçue comme conçoit l'objet de sa fabrication l'ouvrier d'une pipe ou d'un chapeau ; toutes les parties doivent avoir leur place strictement déterminée selon leur fonction et leur importance. L'objet importe ici et non tel ou tel de ses éléments.

Jusqu'à présent, le lyrisme français, et particulièrement la poésie

symboliste, fut surtout basé sur le verbe, sur la beauté verbale. Or il serait fou sans doute de ne pas se servir de l'étrange magie des mots, mais nous ne la considérons que comme un moyen, au même titre que le rythme, la musicalité, la rime, l'assonance, etc. Le but du poète est de créer une œuvre qui vive, en dehors de lui, de sa vie propre, qui soit située dans un ciel spécial, comme une île sur l'horizon.

Enfin, pas de développement : tout ce qui se raconte, s'explique, fait intervenir un élément de ratiocination qui a toujours enchaîné à la terre notre poésie. Voyez là où la poésie a toujours librement vécu : en Chine, en Perse, en Arabie... si elle a besoin de quelque anecdote, ou de quelque raisonnement. Le raisonnement, disait Byron, est la mort de la poésie.

Plus l'émotion est prise près de sa source, plus elle est forte, mieux elle se communique ! Un développement littéraire est toujours l'obscurcissement d'un état d'âme. Or la complexité d'un instant est la plus forte unité qu'on puisse donner à une œuvre.

Le désordre apparent des derniers poètes n'a rien de commun avec les simulacres de folie hamletique des poètes de la fin du XIX^e siècle. Actuellement, le manque de développement est une descente plus intime dans le cœur du poète pour le renforcement et l'unité de son œuvre.

Quels efforts les acteurs de talent qui veulent émouvoir ne font-ils pas pour faire jaillir un beau cri des paroles d'une tirade théâtrale ! Pourquoi ne pas laisser subsister le beau cri et sacrifier soi-même la tirade !

Aussi, loin d'être — comme l'a déjà affirmé un critique sagace ! — la « queue du symbolisme », nous prétendons n'avoir rien de commun avec lui. Sans doute, les thèmes de la poésie sont éternels. Toujours, il y eut des poètes de talent : La façon de créer, l'esthétique seule diffère.

Notre esthétique est déjà élaborée ; elle vit de sa vie indépendante. Elle est faite de concentration, de composition, de pureté. Nous voulons constituer des œuvres qui utilisent les libertés conquises par nos prédécesseurs mais en *rapprochant les éléments les plus divers et en apparence les plus disparates.*

PAUL DERMÉE.

SUR LE CUBISME

Le mouvement de peinture qui, né il y a quelque dix ans, a été baptisé du nom de Cubisme n'est peut-être pas celui qui a le plus étonné le monde ni celui qui, après avoir eu le plus d'ennemis a récolté le plus d'adeptes ; mais il est incontestablement l'Effort artistique qui, en étant le plus important de notre époque, y a apporté le plus de confusion.

Cette confusion, dans laquelle on a semblé, au début, se complaire, a assez duré.

Les efforts que chaque artiste tente de son côté pour la faire cesser nous le prouvent.

On sent, de toute part un besoin de s'entendre et de mieux se comprendre. Je parle des artistes, car ce n'est pas seulement dans le public, mais chez les artistes eux-mêmes que l'équivoque exista dès le début et qu'elle persiste malheureusement encore.

Il n'est pas seulement question des divergences de goût qui existèrent de tout temps chez eux et ne cesseront heureusement jamais.

Mais il est quelques points essentiels qu'il serait peut-être bon d'atteindre et d'admettre en commun afin de constituer une base à un art dont beaucoup se réclament pour des raisons tout à fait différentes et même opposées.

Il s'agit cependant d'un art qui par sa persistance et son développement a assez prouvé ses raisons et ses droits d'exister.

L'opinion d'un seul ne saurait certainement mettre tout le monde d'accord ; mais il n'est peut-être pas vain de tenter quelques éclaircissements d'ordre général, quelques précisions d'ordre particulier utiles en tout cas à trancher une différenciation nette.

Les efforts sérieux de certains ne sauraient que gagner à ne pas être confondus avec les fantaisies plus ou moins justifiées, plus ou moins honnêtes (artistiquement) de peintres qui, n'ayant rien à apporter au mouvement, ne sont attirés que par le modernisme à outrance quand ce n'est pas par d'autres raisons moins avouables.

Certains ont prétendu dépasser le cubisme qui est l'art en évolution de notre époque et, pour en sortir, ils sont revenus en arrière.

Retombés dans l'art d'imitation en choisissant seulement parmi les plus modernes les objets à représenter ils ont cru solutionner un problème ardu en tournant la difficulté.

Par les titres dont ils étaient obligés de compléter leurs œuvres ils

sortaient du domaine plastique pour entrer dans un symbolisme littéraire dont la fantaisie est, dans le domaine de la peinture, absolument sans valeur.

Aussi bien, s'il est difficile de trouver des moyens nouveaux dans un art, il n'est méritoire que de les trouver propres à cet art et non pas dans un autre.

C'est-à-dire que les moyens littéraires appliqués à la peinture (et vice versa) ne peuvent que nous donner une apparence de nouveauté facile et dangereuse.

Le cubisme est un art éminemment plastique ; mais un art de création et non de reproduction ou d'interprétation.

Or que peut-on créer en peinture si ce n'est le tableau ; et cette création à l'aide de moyens nouveaux appropriés ? Les premiers peintres cubistes ont trouvé des moyens propres dont ne se sont pas assez préoccupés ceux qui ont marché sur leurs traces. Ceux-ci ont pris l'apparence des œuvres déjà produites et ils ont fait à *la manière* avec la prétention de commencer pour leur propre compte un art nouveau. Il est temps de s'en apercevoir, car on ferait de cet art profond dont on n'a su voir que le côté superficiel un art superficiel. Avec cette désastreuse façon de juger on n'a vu qu'incohérence là où il y eut, dès le début même, recherche de discipline. Aujourd'hui pour quelques rares élus la discipline est établie et comme on n'a jamais rêvé d'un art froid, mathématique et antiplastique, uniquement cérébral, les œuvres qu'ils nous donnent s'adressent directement à l'œil et aux sens des amateurs de peinture.

Mais pour aimer cette peinture il faut d'abord comprendre pourquoi son aspect est tellement différent de celui auquel notre œil était accoutumé.

Le but est différent ; les moyens doivent l'être aussi et le résultat également : plaire au public, ce qui sera la conséquence du résultat, n'est qu'une affaire d'éducation de sa part.

Depuis la création de la perspective comme moyen pictural on n'avait trouvé dans l'Art, rien d'aussi important.

Notre époque est le temps où l'on a trouvé l'équivalence de ce moyen merveilleux.

Comme la perspective est un moyen de représenter les objets selon leur apparence visuelle, il y a dans le cubisme les moyens de construire le tableau en ne tenant compte des objets que comme élément et non au point de vue anecdotique.

Il devient alors nécessaire de préciser la différence qui existe entre l'objet et le sujet. Celui-ci est le résultat de l'emploi des moyens de création que l'on s'est acquis : c'est le tableau lui-même.

Les objets n'entrant plus que comme élément on comprendra qu'il ne s'agit pas d'en donner l'aspect mais d'en dégager, pour servir au tableau, ce qui est éternel et constant (par exemple la forme ronde d'un verre, etc..) et d'exclure le reste.

L'explication de la déformation des objets, que le public n'a jamais eue, est là. Elle est une conséquence et ne saurait être admise comme fantaisie arbitraire du peintre. Autrement nous ne sortirions pas des déformations caricaturales excusées par cette expression surannée pour nous : « la façon de voir ».

Après ce qui précède on comprendra que nous n'admettions pas qu'un peintre cubiste exécute un portrait. Il ne faut pas confondre. Ce qu'il s'agit de créer c'est une œuvre, un tableau en l'espèce, et non pas une tête ou un objet, construits selon des lois nouvelles qui ne justifieraient pas assez l'apparence où elles aboutissent.

C'est cette création, dont je parlerai aussi plus tard à propos de poésie, qui marquera notre époque. Nous sommes à une époque de création artistique où l'on ne raconte plus des histoires plus ou moins agréablement mais où l'on crée des œuvres qui, en se détachant de la vie, y rentrent parce qu'elles ont une existence propre, en dehors de l'évocation ou de la reproduction des choses de la vie. Par là, l'Art d'aujourd'hui est un art de grande réalité. Mais il faut entendre réalité artistique et non réalisme; c'est le genre qui nous est le plus opposé.

On a donc le droit de dire que le cubisme est la peinture même autant que la poésie d'aujourd'hui est celle qui est la poésie même. Et qu'importent après cela les objets dont on se sert, qu'importe leur nouveauté si l'on s'en sert avec des moyens qui ne sont pas nés avec eux et pour eux ? De là seulement, de cette appropriation de moyens totale naît le style qui caractérise une époque.

Dans le domaine de l'art ce ne sont jamais les créations d'un autre ordre qui ont servi de jalon et quand nous parlons d'époque il faut entendre époque artistique — parce que je ne suis pas chauffeur d'automobile.

PIERRE REVERDY.

LA VICTOIRE

Un coq chante je rêve et les feuillards agitent
Leurs feuilles qui ressemblent à de pauvres marins

Ailés et tournoyants comme Icare le faux
Des aveugles gesticulant comme des fourmis
Se miraient sous la pluie aux reflets du trottoir

Leurs rires amassés en grappes de raisin

Ne sors plus de chez moi diamant qui parlais
Dors doucement tu es chez toi tout t'appartient
Mon lit ma lampe et mon casque troué

Regards précieux saphirs taillés aux environs de Saint-Claude
Tes joues étaient une pure émeraude

Je me souviens de toi ville des météores
Ils fleurissaient en l'air pendant ces nuits où rien ne dort
Jardins de la lumière où j'ai cueilli des bouquets

Tu dois en avoir assez de faire peur à ce ciel
On imagine difficilement
A quel point le succès rend les gens stupides et tranquilles

A l'Institut des jeunes aveugles on a demandé
N'avez-vous point ici de jeune aveugle ailé
O Bouches l'homme est à la recherche d'un nouveau langage
Auquel le grammairien d'aucune langue n'aura rien à dire
Et ces vieilles langues sont tellement près de mourir
Que c'est vraiment par habitude et manque d'audace
Qu'on les fait encore servir à la poésie

Mais entêtons-nous à parler

Remuons la langue

Lançons des postillons

On veut de nouveaux sons

de nouveaux sons

de nouveaux sons

On veut des consonnes sans voyelles

Des consonnes qui pètent sourdement

Imitez le son de la toupie

Laissez petiller un son nasal et continu

Faites claquer votre langue

Servez-vous du bruit sourd de celui qui mange sans civilité

Le raclement aspiré du crachement ferait aussi une belle consonne

Les divers pets labiaux rendraient aussi vos discours claironnants

Habituez-vous à roter à volonté

Et quelle lettre grave comme un son de cloche

A travers nos mémoires

Nous n'aimons pas assez la joie

De voir de belles choses neuves

O mon amie hâte-toi,

Crains qu'un jour un train ne t'émeuve

Plus

Regarde-le vite pour toi

Ces chemins de fer qui circulent

Sortiront bientôt de la vie

Ils seront beaux et ridicules

Deux lampes brûlent devant moi

Comme deux femmes qui rient

Je courbe tristement la tête

Devant l'ardente moquerie

Ce rire se répand

Partout

Parlez avec les mains faites claquer vos doigts

Tapez-vous sur la joue comme sur un tambour

O paroles

Elles suivent dans la myrtaie

L'Eros et l'Antéros en larmes

Je suis le ciel de la cité

Ecoutez la mer

La mer peiner au loin et crier toute seule
Ma voix fidèle comme l'ombre
Veut être enfin l'ombre de la vie
Veut être ô mer vivante infidèle comme toi

La mer qui a trahi des matelots sans nombre
Engloutit mes grands cris comme des dieux noyés
Et la mer au soleil ne supporte que l'ombre
Que jettent des oiseaux les ailes éployées

La parole est soudaine et c'est un dieu qui tremble
Avance et soutiens-moi je regrette les mains
De ceux qui les tendaient et m'adoraient ensemble
Quelle oasis de bras m'accueillera demain
Connais-tu cette joie de voir des choses neuves

O Voix, je parle le langage de la mer
Et dans le port la nuit les dernières tavernes

Moi qui suis plus têtue que non l'hydre de Lerne
La rue où nagent mes deux mains
Aux doigts subtils fouillant la ville
S'en va

Mais qui sait si demain
La rue devenait immobile
Qui sait où serait mon chemin
Songe que les chemins de fer
Seront démodés et abandonnés dans peu de temps

Regarde
La victoire avant tout sera
De bien voir au loin
Et de tout voir
De près
Et que tout
Ait un nom nouveau

GUILLAUME APOLLINAIRE.

POÈME

La neige tombe

Et le ciel gris

Sur ma tête où le toit est pris

La nuit.

Où ira l'ombre qui me suit

A qui est-elle ?

Une étoile où une hirondelle

Au coin de la fenêtre

La lune

Et une femme brune.

C'est là

Quelqu'un passe et ne me voit pas.

Je regarde tourner la grille

Et le feu presque éteint qui brille

Pour moi seul.

Mais là où je m'en vais il fait un froid mortel

PIERRE REVERDY.

POÈME

PROLOGUE

*Comme un bateau, le poète est âgé,
Ainsi qu'un dahlia, le poème étagé
Dahlia ! dahlia ! que Dalila lia*

Précipiter une aile à cette perle : un casque
pour atteindre le feu du ciel à son déclin !
et le serpent volait vers le Sud-Africain.
Deux dragons se battaient pour la victoire de Max
au-dessus d'un couvent de moines turlupins.
Vingt champignons du bois ressemblaient aux marquises
Ayant ouvert leurs gros pieds blancs en pantalons
oui ! le ciel me connaît ! il faut qu'on se le dise !
mais il importe peu aux temps où nous vivons.
J'ai, lycéen, tutoyé mes professeurs :
ils m'apprenaient les dessins persans couleur bonbon
j'en ai gardé comme on garde des violettes !
Quadrilles ! j'ai dansé avec l'enfant de ma sœur
déguisé sur mon épaule ou sur ma tête !
Chez ma tante on avait mon lit dans le salon
et je ne me levais qu'à midi au plus tard.
Son fils lui reprochait le luxe de mes cigares.
Voici le précipice où mon arbre a grandi :
Il y a là un amphithéâtre de jeunes filles roses et blanches
Je me suis couché au bord et j'ai lu des livres.
Mes jeunes pensées étaient en robe de dimanche
elles avaient des fleurs dans leurs cheveux lisses.
Je suis les évadés de la prison de Nantes
Un enfant reconnut notre tonsure au front
Quand nous lui demandions la route de Clisson
Une ligne de points quand les bonnes servantes
Témoignaient devant Dieu pour leurs dépositions
était un escalier de mon couvent de Nantes
pour cacher l'infamie de ma vie de prison

MAX JACOB.

Histoire de don Juan

CHAPITRE I

Ombre musulmane, safran, frangipane, panne.

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit... Une pauvre petite nacelle portait don Juan et sa fortune. Vogue! vogue! petite nacelle! une bouchée pour la gueule effroyable des nuits! (c'était pendant l'horreur d'une profonde nuit)...

Les corsaires! les corsaires! voile rouge à l'horizon! Une voile, que dis-je? un feu de Bengale! Mais Werther-don Juan, les coudes au bastingage, est tout à la poésie du chant des nautoniers: il se serre en grelottant dans son raglan napoléonien. Ah! qu'il fait froid, Messieurs de la barcarolle!

Donne-moi ce collier de perles fines

Joséphine!

dit-il enfin à la jeune mamamoucha qu'il venait de ravir au foyer paternel. Et la main aristocratique du gremlin titré tordait le fin poignet de l'arabesque.

Alors, ce fut le passage débonnaire
des corsaires!

Nains verts devant l'incendie du Bengale! ô vous, gnomes hideux, corsaires aux fez sombres! nains aux yatagans d'or, fantômes issus de l'ombre! ô vous qui sur le flot riez de la tempête!... Ils étaient plus fiers de servir de spectacle au spleenétique gentleman espagnol que désireux de lui reprendre la mamamoucha. Pareils à des anneaux, leurs yeux goguenards perçaient l'ombre mais Juan n'eut pas un frisson, il avait les pieds sur un coffret plein de bijoux hindous qui lui servait de chaufferette.

Eau sale! Bitume et confiture! le sein de la gémissante fille palpitait sous la soie émeraude qui n'était peut-être que de la toile.

« J'ai froid, mossé! » dit-elle.

Cette barque! le radeau de la Méduse moins les cadavres!

Et Juan revoyait le passé :

sa mère en deuil, le linge damassé
ramassé
la voisine avec des poils bruns sur la lèvre
des œils noirs
des mouchoirs
des poignards
des placards.

Corsaires! galères!... corsets... Rrrr!

Avenir! que voit don Juan dans la nuit noire?

des épaules hors des chemises?

non! son ambition se précise:

un uniforme de hussard.

CHAPITRE II

magyar, coaltar, caviar.

L'Aurore, hélas! ce fut un lendemain de noce: M. don Juan était d'une pâleur atroce. Les marins irlandais montraient des dents féroces et demandaient la terre en jetant de grands cris. Mais la mamamoucha disait à Juan « Chéri! » et don Juan tirant un sifflet de sa poche disait:

« Je vous brise à tous la caboche

avec ceci. »

(débarquement sur une côte inhospitalière. La mamamoucha se plaint en sa langue).

1
Quand tu m'as prise à mes parents
j'étais une honnête fille
tu m'as promis du bon nanan
si j'étais bien gentille
mais t'as commencé
par m'prendre mes bracelets
mes bijoux mes cassettes
et puis tu n'voulais
jamais m'embrasser.
ni me.

Après tu m'as menée en bateau
sans souper et sans vivre
j'aurais mieux aimé un château
comme on voit dans les livres
J'en ai jusque-là
de ton chocolat
(disait la mamouchère)
j'voudrais déjeuner
ou bien m'en aller
m'en aller chez mon père. (*bis*)

L'anglo-espagnol qu'était Juan dans lequel se mêlaient le sang
germain et le sang maure fit lier la turque à un tronc.

« Je vais encore abandonner celle-là! » dit-il.

Soudain parut un vieillard.

« Je suis leur père ! Rends-moi mes enfants ! »

Juan contint un rire satanique car il était gentilhomme, nous
l'avons dit :

« J'écoute, mon commandant ! »

Alors une musique derrière la scène joua un air de *la Traviata*,
ce qui fit hausser les épaules à notre Napoléon de l'amour.

CHOEUR D'APPARITIONS EN MAILLOTS ROSES.

Flanelle ! flanelle !

Nous sommes encore pucelles !

Nous avons été mystifiées

Mais nous allons être vengées.

Flanelle ! flanelle !

LE PÈRE

Je suis don José ! par bonheur pour les familles
Vous êtes le mauvais amant.

JUAN

Je manque de tempérament.

MAX JACOB.

Entre autres choses :

La Faune de Flore. — Les admirateurs du poète Guillaume Apollinaire qui sont ses amis aussi, après lui avoir offert un banquet dont on a assez rendu compte, se réunissent maintenant autour de sa table, au café de Flore.

Ce sont des réunions pleines de cordialité et de vie. C'est aussi la manifestation du besoin de se grouper que l'on sent chez tous ceux qui sont en train de créer l'art vivant d'aujourd'hui.

On s'est groupé autour d'Apollinaire. Ce n'est pas un symbole, c'est une réalité.

* * *

La feuille qui ne transige pas s'est mise à califourchon sur une hampe. Et les trois couleurs battent au vent du soir dans les rues de Paris. Là on ne saurait avoir le moindre talent sans un œil, un bras, un petit doigt au moins laissé au champ d'honneur. Y mourir c'est atteindre au génie.

Nous craignons fort qu'une telle façon de voir ne risque de mêler un peu trop les genres. L'héroïsme militaire et le talent littéraire sont deux excellentes qualités mais d'un ordre tout à fait différent.

Cependant vous avez peut-être raison, à cause de la guerre. Il y a un grand devoir à remplir, Monsieur. D'ailleurs il n'y a plus de cheveux..... mais quelle barbe!

* * *

Le *Petit Messager* donne un fragment d'une étude de M. Maurice Denis sur la peinture.

Il y est question de cubisme. Or, M. Maurice Denis ne sera sans doute pas fâché d'apprendre, entre autres choses sur le cubisme, que Braque qui est, de ce mouvement, un des peintres les plus importants en est resté aussi le moins théoricien.

LE STÉNOGRAPHE.

GALERIE PAUL GUILLAUME

16, avenue de Villiers -:- Paris

Œuvres d'ANDRE DERAIN

SCULPTURES NEGRES